# FABLE VIII.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.

Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge<sup>1</sup>! Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:

Assurément il radotoit 2.

Car, au nom des dieux, je vous prie<sup>3</sup>, Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir <sup>4</sup>? Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir,

A quoi bon charger votre vie 5

' Vers devenu proverbe.

<sup>a</sup> Ce propos est d'une dureté inconvenante; mais ces jeunes gens doivent mourir à la fin du récit, et La Fontaine ne détourne pas d'eux sans intention l'intérêt du lecteur.

<sup>3</sup> Voilà les personnages devenus interlocuteurs, et le récit devenu drame.

4 Littéralement :

Quem fructum capis ex hoc labore?

PHÆDR.

<sup>5</sup> Expression pleine de force aussi bien que ce qui suit:

Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Remarquez aussi cette heureuse transition:

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes.

« Le premier mot de sa réplique annonce un sage ; cinq ou six

« vers après on voit que c'est un sage très aimable. » Chamfort.

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous? Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées: Quittez le long espoir et les vastes pensées;

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes <sup>2</sup>,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage <sup>3</sup>:

Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;

Je puis enfin compter l'aurore Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Spem longam reseces. .

HORAT., od. 12, lib. I, v. 7.

<sup>3</sup> Régnier Des Marais, qui n'est pas toujours si heureux, a exprimé la même pensée avec beaucoup de charme;

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi;

Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :

Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi;

Et celui de demain n'appartient à personne.

<sup>3</sup> Ce vers et les trois suivants sont pleins de grace et de sentiment. La morale n'a jamais parlé un langage plus doux.

# FABLE IX.

Les Souris et le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens, Écoutez un bon mot, oyez une merveille.

Savez-vous si les écoutants En feront une estime à la vôtre pareille? Voici pourtant un cas qui peut être excepté: Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité, Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète. Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,

Logeoient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bee avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa:
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une et demain l'autre.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux Se noya dès le port, allant à <sup>1</sup> l'Amérique; L'autre, afin de monter aux grandes dignités, Dans les emplois de Mars servant la république,

Par un coup imprévu vit ses jours emportés; Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter:

Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter<sup>2</sup>.

pays, on se sert presque toujours de la préposition en.

'On ne dit plus aller à, qu'en parlant d'une ville, d'un lieu circonscrit et déterminé. Quand il s'agit d'une localité vague, d'un

<sup>2</sup> « Il les pleure, il s'occupe du soin d'honorer leur mémoire, il « leur élève un cénotaphe, ce qui suppose un intérêt tendre, car « enfin leurs corps étoit dispersés; et La Fontaine, voyez comme « îl s'efface, comme il est oublié, comme il a disparu. Il n'est pour « rien dans tout ceci. Il n'est point l'auteur de cette fable; l'honneur « ne lui en est pas dû; il n'a fait que la copier d'après le marbre « sur lequel le vieillard l'avoit gravée. On diroit que La Fontaine, « déja vieux, et attendri par le rapport qu'il a lui-même avec le « vieillard de sa fable, se plaise à le rendre intéressant et à lui prêter « le charme de la douce philosophie, et des sentiments affectueux « avec lesquels lui-même se consoloit de sa propre vieillesse. »

Oserois-je dire après cela que le participe pleurés manque de relation grammaticale avec le nominatif du verbe? Tout manger à-la-fois, l'impossibilité S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé. Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre Elle alloit jusqu'à leur porter Vivres et grains pour subsister. Puis, qu'un cartésien s'obstine A traiter ce hibou de montre et de machine! Quel ressort lui pouvoit donner Le conseil de tronquer un peuple mis en mue? Si ce n'est pas là raisonner, La raison m'est chose inconnue. Voyez que d'arguments il fit: Quand ce peuple est pris, il s'enfuit; Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe. Tout! il est impossible. Et puis pour le besoin N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin De le nourrir sans qu'il échappe. Mais comment? Otons-lui les pieds. Or trouvez-moi Chose par les humains à sa fin mieux conduite! Quel autre art de penser Aristote et sa suite Enseignent-ils, par votre foi 1\*?

\* Tout cela est fort bien raisonné, et la prose ne seroit pas plus exacte.

La suite d'Aristote dont il est question au pénultième vers, est probablement l'école de Port-Royal, qui venoit de publier l'Art de penser.

\* Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être

## ÉPILOGUE.

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage:
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,

J'ai du moins ouvert le chemin:
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf sœurs, achevez l'entreprise:
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper:
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets

porté trop loin la prévoyance de ce hibou, car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci; mais ces exagérations sont permises à la poésie, sur-tout dans la manière d'écrire dont je me sers.

## FABLES.

Qu'ait jamais formés un monarque. Favoris des neuf sœurs, ce sont là des sujets Vainqueurs du temps et de la Parque.

#### REMARQUE.

Ce morceau est sans tache. La Fontaine paroît avoir en vue, depuis le 18° vers, d'imiter ceux qui terminent les Géorgiques:

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam
Et super arboribus: Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

# FIN DU ONZIÈME LIVRE.

avec le phe la passion dont l'origicelle de to et, si vous suis redev de tout le ni les Mustrent tout cette scien joignez de Les fables

#### A MONSEIGNEUR

## LE DUC DE BOURGOGNE.

## MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes d'évènements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets: les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus: vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mé-

# A MGR LE DUC DE BOURGOGNE.

rite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie: quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne; et suis avec un profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

# LIVRE DOUZIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

Les Compagnons d'Ulysse'.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet 2 du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse:
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue: au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant;
Il ne va pas, il court; il semble avoir des ailes.
Le héros dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,

Il ne marche à pas de géant

2.

18

Le sujet de cet apologue est tiré de Plutarque, Que les bestes brutes usent de la raison. Il a fourni à Fénélon le sixième de ses Dialogues des morts. Enfin on le retrouve fort développé dans la Circé de Gelli.

<sup>2</sup> Hyperbole qui passe les privilèges de la poésie.